

L'ÊTRE ET LE PHÉNOMÈNE
SEIN UND ERSCHENUNG

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Fondateur : Henri GOUHIER

Directeur : Jean-François COURTINE

L'ÊTRE ET LE PHÉNOMÈNE
SEIN UND ERSCHEINUNG

LA *DOCTRINE DE LA SCIENCE* DE 1804
DE J.G. FICHTE

DIE *WISSENSCHAFTSLEHRE* 1804
J.G. FICHTE

édité par

Jean-Christophe GODDARD

et

Alexander SCHNELL

*Publié avec le concours de l'Université de Toulouse le Mirail (ERRAPHIS)
dans le cadre du programme « Subjectivité et aliénation »
de l'Agence Nationale de la Recherche*

PARIS

LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN

6, place de la Sorbonne, V^e

2009

PRÉSENTATION

Le présent ouvrage est une initiative du Groupe d'Études Fichtéennes de Langue Française (www.europhilosophie.eu) placé sous la responsabilité de Jean-Christophe Goddard, Marc Maesschalck et Alexander Schnell. Il rassemble les contributions inédites d'une quarantaine de chercheurs allemands, belges, espagnols, français, italiens, portugais et suisse sur cette œuvre majeure de la littérature philosophique européenne. La publication bénéficie du soutien de l'*Internationale-Fichte-Gesellschaft* (www.fichte-gesellschaft.de), de l'équipe d'accueil ERRaPhiS de l'Université de Toulouse Le Mirail et des Archives Husserl de l'École Normale Supérieure de Paris dans le cadre du programme « Subjectivité et aliénation » de l'Agence Nationale de la Recherche. Cette publication accompagne le travail en cours mené au sein du séminaire de traduction de la *Doctrine de la Science de 1804/III* animé par Jean-Christophe Goddard et Alexander Schnell, sous les auspices de la Librairie Vrin, de l'équipe d'accueil NoSoPhi de l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, puis de l'équipe d'accueil ERRaPhiS de l'Université de Toulouse Le Mirail. Les séances mensuelles de ce séminaire se tenant dans les locaux de l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV) depuis 2005.

Ce recueil de contributions originales témoigne de la renaissance fichtéenne suscitée par l'édition critique dans la *Gesamtausgabe* de l'Académie de Bavière des grands textes de la période intermédiaire et tardive de l'œuvre de Fichte. Depuis le colloque organisé sur la *Doctrine de la science de 1804* par Jean-Christophe Goddard et Alexander Schnell en 2004 (18-20 novembre) à l'Université de Poitiers, qui fut l'occasion pour les contributeurs du présent volume d'une première communication de leurs travaux, la recherche fichtéenne aura vu émerger de nouveaux réseaux de recherche constitués autour de projets cohérents et fédérateurs,

En application du Code de la Propriété Intellectuelle et notamment de ses articles L. 122-4, L. 122-5 et L. 335-2, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Une telle représentation ou reproduction constituerait un délit de contrefaçon, puni de deux ans d'emprisonnement et de 150 000 euros d'amende.

Ne sont autorisées que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, ainsi que les analyses et courtes citations, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source.

© Librairie Philosophique J. VRIN, 2009

Imprimé en France

ISSN 0249-7980

ISBN 978-2-7116-2212-2

www.vrin.fr

tels le *Rete Italiana della Ricerca su Fichte* et le *Red Ibérica de Estudios Fichteanos* hispano-portugais. Travaillant en étroite relation avec l'*Internationale-Fichte-Gesellschaft*, ces réseaux européens contribuent, aux côtés de la *North American Fichte Society* et de la *Société Fichte Japonaise*, à promouvoir les échanges entre les chercheurs de toutes nationalités. S'inscrivant dans cette dynamique d'internationalisation de la recherche, ce volume propose aussi bien des articles en allemand qu'en français.

L'ensemble des textes qui le composent contribue, dans l'esprit même de la démarche fichtéenne, à l'émergence d'une compréhension commune par la formation continue d'une image toujours plus claire de l'entreprise philosophique qu'est la *Doctrine de la Science*. La principale caractéristique des exposés de la *Doctrine de la Science*, et tout particulièrement de celui de 1804 (deuxième version), étant de solliciter une forme nouvelle d'intelligence, collective, transversale, essentiellement mobile, incapable de se figer en certitudes doctrinales et de ce fait constamment en contradiction avec le commentarisme académique. N'ayant voulu ni écrire un livre, ni produire une philosophie, mais explorer librement, dans l'expression résolument *orale* d'un enseignement, les possibilités ouvertes à la pensée par la philosophie transcendante, Fichte a délibérément choisi de placer cette part fondamentale de son œuvre en marge de l'histoire officielle de la philosophie pour renouer avec cet esprit, plus authentique, de l'université qu'est la construction d'un savoir contemporain dans l'échange direct au sein d'une communauté de *recherche*. C'est à une même construction que prétend contribuer le présent recueil.

TABLE DES ABRÉVIATIONS

Fichte : éditions

GA	<i>J.G. Fichte-Gesamtausgabe der Bayerischen Akademie der Wissenschaften</i> , R. Lauth und H. Jacob (ed.), Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1962 sq. Série I : Œuvres Série II : Autres écrits Série III : Lettres Série IV : Notes de cours
SW	<i>Sämtliche Werke</i> , I.H. Fichte (ed.), Berlin-Bonn, 1834-1846.
SWV	<i>Die späten wissenschaftlichen Vorlesungen</i> , H.G. von Manz, E. Fuchs, R. Lauth et I. Radrizzani (ed.), 6 vol. prévus, vol. 1 et 2 parus, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 2000 et 2003.

Fichte : ouvrages et traductions

AzsL	<i>Anweisung zum seligen Leben</i> , GA I, 9.
BWL	<i>Über den Begriff der Wissenschaftslehre</i> (1794), GA I, 2.
DS 1801	<i>Doctrine de la Science</i> (Exposé de 1801-1802) et textes annexes, trad. fr. A. Philonenko, Paris, Vrin, 1987.
Dest.	<i>La destination de l'homme</i> (1800), trad. fr. J.-Ch. Goddard, Paris, GF-Flammarion, 1995.
GWL	<i>Grundlage der gesamten Wissenschaftslehre</i> (1794/1795), GA I, 2.
LE 1805	<i>Logik. Erlangen</i> (1805), GA II, 9.
NdSdV	<i>Nach dem Schlusse der Vorlesungen</i> , GA II, 9.
O.P.	<i>Œuvres choisies de philosophie première</i> , trad. fr. A. Philonenko, Paris, Vrin, 1964.
Nov. Meth.	<i>La Doctrine de la Science nova methodo</i> , trad. fr. I. Radrizzani, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1989.

PGSR	<i>Prinzipien der Gottes-, Sitten- und Rechtslehre</i> (1805), GA II, 7.
PE 1805	<i>Propädeutik Erlangen</i> (1805), GA II, 9.
PfGD	<i>Privatissimum für G.D.</i> , GA II, 6.
R.	<i>Rapport clair comme le jour, Recension de l'Énésidème...</i> , trad. fr. A. Valensin, P. Druet, Paris, Vrin, 1986.
Thatsachen 1811/II	<i>Die Thatsachen des Bewusstseins</i> (21 octobre-20 décembre 1811), SWV 2.
TL	<i>Transzendente Logik</i> .
UI	<i>Ultima Inquirenda. J.G. Fichtes letzte Bearbeitungen der Wissenschaftslehre Ende 1813/Anfang 1814</i> , Textband R. Lauth (ed.), Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 2001.
WL	<i>Wissenschaftslehre</i> .
WL 1804/I	<i>Die Wissenschaftslehre. Erster Vortrag im Jahre 1804</i> (janvier-mars 1804), GA II, 7.
WL 1804/II	sauf indication contraire, ce sigle renvoie à <i>Die Wissenschaftslehre. Zweiter Vortrag im Jahre 1804 vom 16. April bis 8. Juni</i> , R. Lauth, J. Widmann, P. Schneider (ed.), Hamburg, Felix Meiner, 1975, 1986 ² .
WL 1804/III	<i>Die Wissenschaftslehre. Dritter Vortrag im Jahre 1804</i> (novembre-décembre 1804), GA II, 7.
WL 1805	sauf indication contraire, ce sigle renvoie à <i>Wissenschaftslehre 1805</i> , H. Gliwitzky (ed.), Hamburg, Felix Meiner, 1984.
WL 1807	<i>Wissenschaftslehre</i> (1807), GA II, 10.
WL 1811	<i>Wissenschaftslehre von 1811</i> , GA II, 12.
WL 1812	<i>Wissenschaftslehre von 1812</i> , GA II, 13.
ZAdW	<i>Zur Ausarbeitung der Wissenschaftslehre</i> , GA II, 6.
ZEIP	<i>Zur Einleitung in die Propädeutik</i> , GA II, 9.

Autres auteurs

AK	I. Kant, <i>Akademie-Ausgabe der Preußischen Akademie der Wissenschaften</i> , Berlin, 1902 sq. (vol. I-XXIX).
BuD	F.W.J. Schelling, <i>Briefe und Dokumente</i> , H. Fuhrmann (ed.), Bonn, Bouvier, 1962 sq.
FSC	J.G. Fichte – F.W.J. Schelling, <i>Correspondance (1794-1802)</i> , trad. fr. M. Bienenstock, Paris, PUF, 1991.
HKA	F.W.J. Schelling, <i>Historisch-Kritische Ausgabe</i> , édition de la commission Schelling de l'académie de Bavière, J. Jantzen, T. Buchheim, J. Hennigfeld, W.G. Jacobs, S. Peetz (ed.), Stuttgart, Frommann-Holzboog, 1976 sq.
KrV	I. Kant, <i>Kritik der reinen Vernunft</i> , Riga, 1781 («A»), 1787 («B»).

Bernard BOURGEOIS

OUVERTURE DU COLLOQUE DE POITIERS

Le bicentenaire dont j'ai l'honneur d'ouvrir la célébration dans cette patrie française de l'idéalisme allemand qu'est devenue depuis près d'un demi-siècle la ville de Poitiers n'est pas celui de la mort de Kant, mais celui de la survitalité réflexive de Fichte, dont témoignent ses cours de 1804 sur la Doctrine de la science. Une telle coïncidence signifie la clôture d'un différend pénible, pour tous leurs admirateurs, entre les deux hérauts de la philosophie transcendante. On peut comprendre l'irritation de Kant à s'entendre traiter de pré-fichtéen sauvé, par son esprit idéaliste, de sa lettre encore réaliste, et le désagrément de Fichte réduit, dans la plus discrète riposte kantienne, à l'auteur d'une simple logique incapable, par la dissolution de la sensibilité dans la pensée, de fournir le moindre contenu. Si j'évoque ce débat – que je ne trancherai pas ici, s'il m'est arrivé de m'y risquer ailleurs –, c'est parce que Fichte n'est sans doute jamais allé aussi loin dans ce qui était pour lui l'achèvement de l'esprit déjà présent chez Kant, mais surtout dans le rejet de la lettre kantienne, que dans la WL de 1804 : Martial Gueroult le voit même se rapprocher exceptionnellement alors de Hegel. Je ne crois pas que ce soit le cas.

Car, face à l'affirmation centrale de Kant, celle du « fait de la raison », de la raison en son véritable pouvoir, de son pouvoir constitutif en tant que pouvoir pratique – la philosophie transcendante de Kant est une phénoménologie critique libérant doctrinalement une ontologie pratique –, la commune affirmation de la « raison du fait » n'a pas le même sens chez Fichte, même en 1804, et chez Hegel, déjà à cette époque. La spéculation hégélienne expose l'auto-développement rationnel du *contenu pensé, ontologique*, du fait ou de l'être, tandis que la doctrine fichtéenne de la science décrit la genèse rationnelle de l'*acte pensant phénoménalement* le

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION	7
TABLE DES ABRÉVIATIONS.....	9
 Bernard BOURGEOIS	
Ouverture du colloque de Poitiers	11
 MÉTHODE ET STRUCTURE	
 Didier JULIA	
L'analyse philosophique : sa structure et sa finalité.....	17
Alexander SCHNELL	
Der transzendentalismus in der <i>Wissenschaftslehre</i> 1804/III J.G. Fichtes ..	39
Christoph ASMUTH	
« Horizontale Reihe » – « perpendikuläre Reihe ». Die 11. Vorlesung der <i>Wissenschaftslehre</i> 1804/II und die beiden Denkfiguren der Fichteschen <i>Wissenschaftslehre</i>	53
Ulrich SCHLÖSSER	
Die Ambivalenz des Begrifflichen in der aufsteigenden Argumentationslinie der <i>Wissenschaftslehre</i> von 1804/II	73
Alessandro BERTINETTO	
Faktum und Genesis in der <i>Wissenschaftslehre</i> 1804/II	85
Christoph BINCKELMANN	
Der Weg zum absoluten Wissen. Die Funktion der Prolegomena in der <i>Wissenschaftslehre</i> von 1804/II	97
M. J. DE CARVALHO	
Le concept de disjonction dans la <i>Doctrine de la Science</i> de 1804	109

Jean-Christophe GODDARD	
Construction et violence transcendantale dans la <i>Doctrine de la Science</i> 1804/II	131

DOCTRINE DE L'ÊTRE ET PHÉNOMÉNOLOGIE

Roderich BARTH	
Absolutheitstheorie und Gottesgedanke. Beobachtungen zum « Grundsatz » der <i>Wissenschaftslehre</i> 1804/II	149
Manuel JIMÉNEZ-REDONDO	
Das Wissen an sich und das Ansich des Wissens in Fichtes <i>Wissenschaftslehre</i> 1804/II	161
Max MARCUZZI	
Vérité et ajout (<i>Wahrheit</i> et <i>Zusatz</i>) : La détermination fichtéenne de la vérité dans l'aléthéologie de la <i>Doctrine de la science</i> de 1804/II	173
Matteo Vincenzo D'ALFONSO	
Der Trieb des Seins in der <i>Wissenschaftslehre</i> 1804	185
Teresa PEDRO	
Le passage de la doctrine de la vérité à la phénoménologie dans le second exposé de la <i>Doctrine de la Science</i> de 1804	193
Jacinto RIVERA DE ROSALES	
Die Entstehung der Welt	205
Diogo FERRER	
La phénoménologie de Fichte (1804) : le savoir entre vérité et certitude	215
Marc RICHIR	
La signification phénoménologique de la <i>Wissenschaftslehre</i> de Fichte ...	227

PERSPECTIVES PRATIQUES ET ESTHÉTIQUES

Marco IVALDO	
Praktische Momente in der <i>Wissenschaftslehre</i> 1804/II	239
Marc MAESSCHALCK	
Origine et signification spéculative du concept d'attention. De la <i>Doctrine de la Science</i> de 1804 aux <i>Thatsachen</i> de 1811	251
Andreas SCHMIDT	
Bild und Gesetz. Zur Rolle des praktischen Selbstverhältnisses in Fichtes <i>Wissenschaftslehre</i> 1804/II	273

Hartmut TRAUB	
Urphantasie, wahre Creation und absolute Beschreibung. Transzendente Strukturelemente für die Grundlegung einer Philosophie der Kunst im zweiten Vortrag der <i>Wissenschaftslehre</i> von 1804	285

PRÉSENCES DE SCHELLING ET DE SPINOZA
DANS LA *DOCTRINE DE LA SCIENCE* 1804/II

Günter ZÖLLER	
Fichte et Schelling, et le combat de géants autour de l'être	307
Carlos MORUJÃO	
Lumière et obscurité. Le Fichte et le Schelling de 1800-1804	323
Sylvie ROBIN	
Les enjeux du recours à Spinoza dans la polémique avec Schelling en 1801/02 et ses incidences sur la <i>Doctrine de la Science</i> de 1804/II	335
Jean-Marie VAYSSE	
Amour et béatitude. La réévaluation fichtéenne de Spinoza en 1804-1806	353

SITUATION DE LA *DOCTRINE DE LA SCIENCE* 1804/II
DANS L'ŒUVRE DE FICHTE

Jürgen STOLZENBERG	
Ein neues, bis jetzt noch ganz unbekanntes Prinzip muß aufgestellt werden. Der Übergang zur Erscheinungslehre in Fichtes <i>Wissenschaftslehre</i> von 1804	365
Gaetano RAMETTA	
La pensée transcendantale de la puissance chez Fichte	379
Roberta PICARDI	
Nécessité divine, contingence historique et liberté humaine : <i>Les caractères de l'époque actuelle</i> et la <i>Doctrine de la Science</i> 1804/II ...	393
Giovanni COGLIANDRO	
Die Vollendung der Sittlichkeit. Die absteigend-aufsteigende Bewegung der <i>Wissenschaftslehre</i> 1804 in der <i>Sittenlehre</i> 1812	405
Benedetta BISOL	
« <i>Den Knoten kühn zu zerhauen</i> » : Die Frage des Einstiegs in die Philosophie beim späten Fichte (1804-1814)	425

SITUATION DE LA *DOCTRINE DE LA SCIENCE* 1804/II
DANS L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Emmanuel CATTIN	
Le néoplatonisme de Fichte	439
Faustino FABBIANELLI	
La réhabilitation fichtéenne de l'argument ontologique	453
Jean-François GOUBET	
La phénoménologie de Fichte dans la <i>Doctrine de la Science</i> 1804/II. Une approche historique du concept	465
Miklos VETÖ	
L' <i>image</i> fichtéenne, paradigme de la métaphysique de la subjectivité	479
Helmut GIRNDT	
Philosophie, Religion und Weisheitslehre	497
TABLE DES MATIÈRES	509

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN SEPTEMBRE 2009
PAR L'IMPRIMERIE
DE LA MANUTENTION
A MAYENNE
FRANCE
N° 09N-092

Dépôt légal : 3^e trimestre 2009



Alexander SCHNELL

**DER TRANSZENDENTALISMUS
IN DER WISSENSCHAFTSLEHRE 1804/II J.G. FICHTES**

Für Fichte ist die Philosophie erst durch Kants Transzendental-Philosophie eigens zu sich selbst gekommen. Um dies in seiner ganzen Tragweite zu ermessen, muss diese Transzendentalphilosophie selber erst einmal *verstanden* und, was dabei nicht die geringste Schwierigkeit ausmacht, in ihrem Grundprinzip *dargestellt* werden. Wir werden uns zunächst also einmal fragen, wie Fichte die Transzendentalphilosophie selbst begreift. Folgende Hauptmomente können hierfür festgehalten werden:

1. Die Transzendentalphilosophie hat das Prinzip der Erkenntnis a priori entdeckt (wobei das Prinzip nicht unbedingt *ein* Satz zu sein braucht, sondern auch in mehreren systematisierten Sätzen bestehen kann). Fichte bezeichnet die «Erkenntnis» der Erkenntnis a priori als «absolutes Wissen». Wie wir sehen werden, ist die Transzendentalphilosophie (als Ausdruck dieses absoluten Wissens) dazu in der Lage, dieses Prinzip *systematisch* zu begründen.

2. Es handelt sich hierbei deswegen um eine spezifische Erkenntnis der Erkenntnis a priori, weil sie einerseits keinen positiven Inhalt hat, den Fichte als «historisch»¹ bezeichnet, und, andererseits, weil sie eine Erkenntnis ist, die den Rückgriff auf die *Bedingungen der Möglichkeit* der

1. Die Kritik des *historischen* Wissens, die in den ersten Zeilen der WL 1804/II entwickelt wird, muss als eine (vor allem, sei es auch ohne dass Fichte sich dessen bewusst geworden wäre, an Hegel gewandte) Kritik an jeder Philosophie, die die Möglichkeit einer *transzendentalen* Begründung des Wissens (ohne jeglichen Rückgriff auf einen positiven Inhalt) bestreitet, verstanden werden.

Erkenntnis als eine Antwort auf das Problem des *Status* des absoluten Prinzips der Erkenntnis versteht – welches letztere weder nur rein kategorisch (ansonsten müsste für es erneut ein begründendes Prinzip gefunden werden) noch bloß hypothetisch sein kann (ansonsten würde nicht verständlich werden, wie ein hypothetisches Prinzip eine kategorische Erkenntnis begründen kann). Dabei dürfen darüber hinaus diese Bedingungen der Möglichkeit allerdings nicht bloß «logische», rein formale Bedingungen sein!

3. Die Transzendentalphilosophie muss den *phänomenalen* Status des Erkannten (sofern dieses sich auf einen räumlichen bzw. zeitlichen Inhalt beziehen muss) und, korrelativ, das *Bewusstsein* (das Denken des empirischen Ich) deduzieren.

4. Schließlich muss sie den Bezug zum *Sein*, zur *Realität*, begründen – dieser Punkt entspricht dem zweiten, der darlegte, dass die transzendentalen Bedingungen der Erkenntnis keine rein logischen Bedingungen sein dürfen.

* * *

In der zweiten Auflage der *Kritik der reinen Vernunft* hat Kant die transzendente Erkenntnis als eine Erkenntnis definiert, die sich «mit unserer Erkenntnisart von Gegenständen [beschäftigt], insofern diese a priori möglich sein soll»¹, d. h. prägnanter formuliert: als eine «Erkenntnis» der Erkenntnis a priori. Wie man weiß, verlangt diese «Erkenntnis», die keine Erkenntnis «in eigentlicher Bedeutung»² ist, vom kritischen Philosophen, die *Bedingungen der Möglichkeit* der Erkenntnis, sofern diese sich auf die Erfahrung bezieht, offen zu legen – wobei diese Bedingungen sich weder auf das reduzieren, was uns die unmittelbare sinnliche Erfahrung liefert, noch auf eine rationalistische Erkenntnis a priori aus Begriffen zurückgeführt werden können. Diese Bedingungen eröffnen vielmehr ein völlig neues und originelles Erkenntnisfeld – jenes der transzendentalen Erkenntnis eben, das demjenigen zugänglich ist, dem der «transzendente Sinn» aufgegangen ist.

Obwohl Fichte also der kantischen Perspektive verschrieben ist, muss ihm zufolge der Transzendentalismus aber genauso, um wirklich an seiner Wurzel erfasst werden zu können, eine spinozistische Perspektive

1. KrV, B 25.

2. KrV, A 78, B 103.

einnehmen (wobei es sich dabei freilich um einen von Grunde auf «reformierten» Spinozismus handelt): Für Fichte hat Kant das absolute Wissen, das transzendente Wissen (d. h. jene Erkenntnis der Erkenntnis a priori, von der gerade die Rede war), nicht in seiner «*Selbstständigkeit*» (ein Begriff, der sowohl die Substantialität als auch, im Selbst, die *transzendente* Subjektivität zum Ausdruck bringt), sondern nur als gemeinschaftliche Bestimmung seiner drei *Urmodifikationen* begriffen (die laut Fichte den drei Standpunkten der drei Vernunftkritiken entsprechen). Der Bezug auf Kant wird dabei keineswegs aufgegeben, da Fichte der kantischen Grundabsicht – die Bedingungen der Begründung des Wissens als Wissen aufzuweisen – selbstverständlich treu bleibt.

Ziel und Zweck der WL 1804 ist es also (was im zweiten Vortrage schon ganz klar, noch expliziter aber dann im dritten Vortrage der WL von 1804 zum Ausdruck kommt), den *substanziellen* Charakter des Wissens aufzuhellen. Was hat dieser gewiss etwas rätselhafte Ausdruck zu bedeuten?

Offenbar kann er auf eine vierfache Weise verstanden werden: Zunächst einmal wird hierdurch zum Ausdruck gebracht, dass nur durch das Verständnis dessen, dass das Wissen Prinzip des Seins ist und nicht umgekehrt, der Transzendentalismus (Fichte zufolge) *fundiert*, d. h. *begründet* und sich selbst gegenüber durchsichtig gemacht werden kann. Zweitens geht es für Fichte darum, das Absolute und das Wissen (im «absoluten Wissen» selbst) miteinander zu vereinbaren: Einerseits soll dem Wissen ein lebendiger «Inhalt»¹ gegeben werden (Kant selbst hatte ja schon der formalen, völlig inhaltslosen Logik die transzendente Logik entgegengesetzt); und andererseits, wenn das Wissen ein *absolutes* ist, dann muss klar gestellt werden, wie das Absolute, das Abgesonderte, gewusst werden kann, und dies um so mehr, als ein Wissen jegliche Trennung, die diese Absolutheit kennzeichnet, überwindet oder aufhebt. Es muss also gezeigt werden, dass das Wissen nichts ist, was sich von außen dem Sein hinzufügte, sondern in der Tat sein Grund ist. Drittens: Der Ausdruck «Substantialität des Wissens» zeigt die Einheit der Selbstkonstruktion des Absoluten und der Nachkonstruktion des Wissens an, die der Wissenschaftslehrer vollzieht. Wir werden auf diesen Punkt weiter unten zurückkommen. Viertens schließlich will Fichte der *Einheit* des

1. Dieser Inhalt darf nicht als «Moment» eines sich selbst entwickelnden (sei es phänomenologischen oder enzyklopädischen) Wissens verstanden werden (s. Hegel), sondern er entspricht der Gesamtheit der genetisch zu konstruierenden Bestimmungen a priori, die ein Wissen zu einem Wissen machen.

Wissens Rechnung tragen: Wenn ich etwas weiß und dann etwas anderes usw., ändert sich der Inhalt des Wissens, die Tatsache aber *dass* ich weiß, ändert sich nicht – Fichte nennt dieses Beharren, diese Stabilität, explizit die «Substanzialität» des Wissens. Wie schon in der *Grundlage* klar aufgezeigt wurde, ist diese Substanzialität keine Qualität oder kein Akzidens eines zugrunde liegenden substanzialen Ich, sondern Korrelat eines Werdens: Sie resultiert aus einem «Machen» der Vernunft, Ausdruck ihrer höchsten Freiheit. Und wenn Fichte dieses transzendente Wissen «absolutes Wissen» nennt, darf dieses keinesfalls mit dem hegelschen absoluten Wissen verwechselt werden: Während für Hegel das Wissen *begriffenes* Wissen ist, Begreifen des Erkannten, was impliziert, dass dieses Wissen nur durch die Entwicklung seines Inhalts möglich ist (wodurch sich der Rationalist Hegel ebenso als Empirist erweist) – kein Begreifen ohne Begriffenes –, philosophiert Fichte in der Tat in der Abstraktion (d. h. von jedem historischen Inhalte abstrahierend), die für ihn aber eine *notwendige* Abstraktion ist, damit überhaupt von einem Wissen gesprochen werden kann.

Bevor wir auf den Inhalt der WL 1804/II zu sprechen kommen, muss kurz die schwierige Frage nach der Struktur des Textes aufgeworfen werden. Hierfür ist es hilfreich, dem Beachtung zu schenken, worauf Fichte am Ende des XXVIII. Vortrags die Aufmerksamkeit des Zuhörers lenkt. Er erwähnt dort, dass das Wissen in $5 \times 5 = 25$ Grundbestimmungen oder Hauptmomente zerfällt. Diese Bezeichnung ist nicht zufällig: Es ist nicht ausschließlich von «*Synthesen*» des Wissens die Rede. Da er diese Bestimmungen nicht eingehender erläutert, müssen wir – d. h. die Leser und Kommentatoren – versuchen, ihren Gehalt näher zu erfassen. Es scheint so, als umfassten sie sowohl die *Synthesen* (zweier disjunktiver Glieder) als auch Reflexionen über die *Verfahrensweisen* und die *Einsichten* früher aufgestellter Inhalte. Um diese verschiedenen Vorgehensweisen zusammenzufassen, werden wir uns des Begriffs «(genetische) Konstruktion» des Wissens bedienen. Aus Gründen, deren Ausführung den Rahmen einer solchen Studie sprengen würde (die wir aber in einer vertiefenden Studie, an der wir arbeiten, nachreichen werden), scheint uns die Struktur der WL 1804/II, wie sie von Martial Guéroult in seinem bahnbrechenden Werk *L'évolution et la structure de la doctrine de la science chez Fichte* (1930) analysiert und im wesentlichen von Didier Julia und Joachim Widmann übernommen wurde, nicht völlig exakt dargelegt. Wir schlagen daher unsererseits folgende Einteilung vor:

Konstruktionen	Wesentliche Bestimmungen	Vorlesungen
I.-V. Konstruktion	das B-L-S-Schema (Begriff-Licht-Sein)	I.-VIII. Vorlesung
VI.-X. Konstruktion	die verschiedenen Idealismen und Realismen	IX.-XIII. Vorlesung
XI.-XV. Konstruktion	lebendiges Sein; Soll; Von	XIV.-XX. Vorlesung
XVI.-XX. Konstruktion	Genesis des absoluten Prinzips der Wahrheitslehre: die Bildlehre (Gewissheit)	XXI.-XXV. Vorlesung
XXI.-XXV. Konstruktion	Vernunftlehre und Deduktion der Faktizität	XXVI.-XXVIII. Vorlesung

* * *

Versuchen wir nun, Fichtes Verständnis des kantischen Transzendentalismus, so wie dieser in den drei Vernunftkritiken begründet wird, näher zu erläutern. Dies ist Gegenstand der ersten beiden Vorträge (= einer historischen Betrachtung, die zunächst den Bezug und die Grenzberichtigungen zu diesem Transzendentalismus herstellen will). Für jegliche Philosophie *als* Philosophie, behauptet Fichte, heißt philosophieren wesentlich, jede Teilung, jede Disjunktion, auf eine ursprüngliche Einheit zurückzuführen – wobei sich dann die Frage stellt, *was* diese letzte Einheit ist und ausmacht. Fichte legt nun auseinander, dass Kants Transzendentalismus in der Einsicht gründet, dass in Wirklichkeit selbst da noch eine Disjunktion vorliegt, wo die Philosophen stets eine Einheit angenommen hatten. Diese Einheit war die des Seins an sich – die von Kant entdeckte Disjunktion die zwischen dem Sein an sich und dem Denken. Man darf sich hier aber nicht beirren lassen: Dieses Denken ist nicht jenes, von dem Parmenides behauptete, dass es dasselbe wäre wie das Sein; es ist auch nicht das *cogito* Descartes', und genauso wenig die Substanz Spinozas oder das Ich, so wie es die «Kommentatoren» und «Verbesserer» der WL (allen voran Schelling) verstanden hatten. Dieses Denken ist keine Bestimmung des endlichen Bewusstseins, sondern das Denken (oder besser: das Intelligieren) des Verfassers der *Kritik der reinen Vernunft*, d. h. desjenigen, dem der «transzendente Sinn» aufgegangen ist. Die Aufgabe der Wissenschaftslehre besteht nun darin, diesem Denken einen Inhalt zu

geben und, vor allem, die Genesis des Einheits- und Disjunktionsprinzips zwischen Sein und Denken zu liefern – eine Genesis, die sich freilich nicht mit der *synthesis post factum*, die man in der Einleitung der *Kritik der Urteilskraft* antrifft, wo Kant das Band zwischen Sein und Denken lediglich postuliert hatte, zufrieden stellen kann.

Die Einheit teilt sich nicht lediglich in zwei Glieder, sondern in zwei Disjunktionsfundamente: Sein (S) und Denken (D) einerseits, «x», «y», «z» andererseits. Wofür stehen x, y und z? Fichte stellt das nirgends explizit heraus. Unsere These ist folgende: Die WL 1804/II entwickelt drei Schemata, die jeweils drei Elemente enthalten, die es erlauben, den Gehalt des zweiten Disjunktionsfundaments in x, y und z zu bestimmen.

1. Das erste Schema, das bereits in den «Prolegomena» konstruiert wird, kann man schon bei Platon, z. B. (wenn auch nur skizzenartig) am Anfang des *Philebos*¹, antreffen. Diesem Schema zufolge impliziert die Setzung eines Synthese-Begriffs die seines Gegensatzes: die Setzung der Einheit – die der Mannigfaltigkeit, die Setzung der Unwandelbarkeit – die der Wandelbarkeit. Dies ist das Gesetz der platon'schen Dialektik oder der *determinatio* Spinozas. Wesentliches Charakteristikum dieses Schemas ist, dass es sowohl in der ersten als auch in der letzten Konstruktion des Wissens in der WL 1804/II zum Ausdruck kommt. Es erfüllt somit die Forderung der WL nach Systematizität.

Dieses erste Schema (das bei Fichte drei Glieder enthält: das rein Wandelbare, das einerseits dem reinen Unwandelbaren und andererseits dem bloßen Wandelbaren (S/D) entgegengesetzt ist) ist rein *formal* (vielleicht der Grund dafür, dass es bereits in den Prolegomena dieser WL aufgestellt wird): Um es mit den Worten der dritten und der letzten Vorlesung zu sagen, es setzt das rein Wandelbare dem rein Unwandelbaren (S. 25), die Einheit der Mannigfaltigkeit und der Veränderlichkeit (S. 280) entgegen – was jeweils nach einem dritten vermittelnden Glied verlangt. Wie bereits gesagt, wird es nun also die Aufgabe der WL sein, dieser reinen Form einen *Inhalt* (eine Bestimmung ihres Wesens und ihrer Qualität) zu geben.

Dies ist nun die Funktion der anderen beiden Schemata, die zunächst unabhängig voneinander (in der vierten Vorlesung) eingeführt und getrennt von einander in ihrem Gehalte entwickelt werden (das zweite Schema von der vierten bis zur XXII. Vorlesung und das dritte Schema von der XXIII. bis zur XXVIII. Vorlesung), bevor sie dann in der vorletzten Konstruktion, die in der XXVIII. Vorlesung entwickelt wird, «vereint» werden.

2. Das zweite Schema, das es uns erlaubt, die «Wahrheit selber» mit unseren eigenen Augen zu erblicken¹, will sowohl der Vorschrift der Transzendentalphilosophie, der zufolge die *Bedingungen der Möglichkeit* der Erkenntnis a priori aufgestellt werden sollen, genügen, als auch der Unmöglichkeit Rechnung tragen, für das Denken (für das Bewusstsein), wegen der von ihm je hervorgerufenen Subjekt-Objekt-Sonderung, das Prinzip dieser Erkenntnis (= das Leben, das Absolute) zu erfassen. Das Absolute liegt jenseits des Bewusstseins, gleichwohl wissen wir, dass das absolute Wissen *existiert* (sonst könnte Fichte nicht sagen, Kant habe die Transzendental-Philosophie *entdeckt*). Die Bedingungen des Seins und der Verwirklichung dieses Prinzips (oder des absoluten Wissens) müssen also aufgesucht werden.

Um zu ihm hinzugelangen, muss das Hindernis, das den Zugang zu ihm versperrt, beseitigt oder, anders gesagt, das Denken oder Bewusstsein (das Fichte hier «Begriff» nennt) muss vernichtet werden. Nun ist ganz klar, dass die Art des «Verständnisses», das wir sodann hätten (wenn dies denn möglich ist), uns keine Einsicht «von außen» würde liefern können, weil wir ansonsten noch immer in der Trennung, der Disjunktion, zwischen dem Absoluten und der Einsicht gefangen wären. Deshalb muss es «von innen» zu einer Einsicht kommen – Erscheinungsweise (des absoluten Wissens), die Fichte «Ein-leuchten» nennt. Was so dem Einsehenden einleuchtet, ist das Licht – dies ist also der Grund weshalb Fichte das Prinzip, so wie es sich in und für uns verwirklicht, eben als «Licht» bezeichnet. Nun wird auch die Formulierung des zweiten Schemas verständlich (das wir das «Schema B-L-S» nennen): Soll das Licht (L) – d. h. das Intelligieren des Prinzips – sein (soll es sich äußern), dann muss das Verstandesdenken (das der Subjekt-Objekt-Trennung), der *Begriff* (B), vernichtet werden; und um überhaupt vernichtet werden zu können, muss er zunächst gesetzt werden. Die Vernichtung des Begriffs kommt dem Aufgehen der Unbegreiflichkeit gleich, oder m. a. W. ein unbegreifliches Sein (S) – Träger aller Realität – setzt sich durch diese Vernichtung ab.

Der zweite Vortrag der WL 1804 kann als Kommentar dieses B-L-S-Schemas interpretiert werden. Letzteres bringt die Bedingungen der Einsicht des absoluten Wissens zum Ausdruck. Das absolute Wissen *existiert*, es kann aber nicht als solches kategorisch gesetzt oder behauptet werden – ansonsten verfiel man in einen Dogmatismus (ein Vorwurf, den Fichte sowohl an Spinoza als auch an Schelling richtet). Es kann aber auch nicht lediglich hypothetisch (durch bloß logische oder formale

1. WL 1804/II, Achte Vorlesung, S. 73.

Bedingungen der Möglichkeit) formuliert werden – ansonsten wird nicht verständlich, wie ein notwendiges oder apodiktisches Wissen aus einem solchen hypothetischen Wissen folgen könnte. Gleichwohl ist der Transzendentalismus wesentlich dadurch gekennzeichnet, dass er die « Bedingungen der Möglichkeit » der Erkenntnis aufsucht. Um also sowohl der Existenz des absoluten Wissens als auch der Einsicht des Transzendentalismus gerecht werden zu können, ist es nötig, eine Notwendigkeit (oder Apodiktizität) in der Hypothetizität selber aufzuweisen – es geht somit darum, die Notwendigkeit und die Wohlbegründetheit der Bedingungen der Möglichkeit (der Erkenntnis a priori) aufzuzeigen.

Dies ist also die Grundidee der Transzendental-Philosophie: Das absolute Wissen steht unter einer hypothetischen Bedingung, die ihrerseits einen apodiktischen Charakter beinhaltet. Und dies ist auch die Grundidee der Philosophie selber, seitdem sie sich mit Platon konstituiert hat: Wie Fichte in der WL 1805 behauptet (dem « vierten Vortrag » der WL nach den drei ersten von 1804), war Platon Kant am nächsten in der Betrachtung des Wissens als dem Objekt der Philosophie¹. Und er war ihm auch insofern am nächsten, als er der erste war, der diese apodiktische Hypothetizität erkannt hat: Platon behauptet nicht, dass die Ideen wirklich existieren, er sagt nur, dass, wenn Erkennen möglich sein soll, das An-sich-Sein (der Ideen) angenommen werden muss – wobei der hypothetische Charakter dieser Ideen dadurch zum Ausdruck kommt, dass von ihnen immer nur zögerlich die Rede ist (im Kratylos und Theätet wird ihrer nur im « Traum » gedacht, andere Dialoge wie der Phaidon bedienen sich Mythen usw.). Bei Fichte kommt diese Idee durch das « Soll » zum Ausdruck, d.h. mit dem Wort, mit dem die Formulierung des B-L-S-Schemas ansetzt. Wie ist dieses Soll zu verstehen?

Wie man weiß, kann man im Deutschen einen Konditionalsatz auf zweierlei Art ausdrücken: entweder indem man einen « Wenn-Satz » gebraucht, oder indem man das Verb an die erste Stelle des Satzes setzt. Allerdings haben beide Formulierungen nicht exakt den gleichen Sinn: Wie Fichte in Bezug auf einen Soll-Satz anmerkt, drückt letzterer eher eine Notwendigkeit aus als ein einfacher Wenn-Satz. Das « Soll » drückt eine Hypothese aus, die keinen anderen Grund hat als den, der sich durch sich selbst begründet – somit eine Hypothese, die ihrerseits eine Notwendigkeit beinhaltet. Die Formulierungen, in denen ein Soll vorkommt, durchziehen die gesamte WL 1804/II, vor allem dort, wo Fichte das B-L-S-Schema direkt anwendet: Soll das Licht sich äußern, so muss der Begriff vernichtet

1. WL 1805, S. 7.

werden usw. Der Grund für diesen Gebrauch wird jetzt völlig klar: Hiermit wird das Prinzip des Wissens ausgedrückt. Wenn dieses Prinzip kategorisch behauptet würde, wäre wiederum eine Bedingung anzugeben. Würde es hingegen lediglich hypothetisch aufgestellt, hätte es nicht die Eigenschaft eines Prinzips (denn man weiß ja seit Aristoteles, dass das Prinzip des Erkennens « mindestens » so bekannt sein muss wie das durch es begründete Erkante). Und es ist absolut bemerkenswert, dass Kant selber bereits in seiner oben schon zitierten Definition der transzendentalen Erkenntnis das Verb « sollen »¹ benutzt hat!

Erwähnt sei en passant, dass dieses Soll keine formale Abstraktion ausdrückt, wie es Hegel z. B. vom « Sollen » in der Grundlage behauptet hatte. Im Gegenteil ist es vielmehr möglich, dieses Sollen aus der WL von 1794/1795 nachträglich besser zu verstehen. Durch das Soll wird die Idee zum Ausdruck gebracht, dass die Begründung des Wissens ein « Machen », ein « Tun » der Vernunft erfordert, die zunächst eine Verdoppelung des Prinzips in einer Nachkonstruktion setzt, um sie dann zu vernichten (und dies zwei Mal: in der XIV. bzw. XV. Vorlesung, in denen das lebendige, in einer faktischen Einsicht eingesehene Sein aufgestellt wird; und dann in der XXVI. Vorlesung², die die genetische Einsicht dieses lebendigen Seins liefert). Hierdurch äußert sich nicht ein abstraktes Streben³, das sich selbst nur im Unendlichen erfasste, sondern die Einsicht des transzendentalen Prinzips, dem zufolge ein besonderer – freier – der Vernunft eigener Erkenntnismodus Bedingungen ausdrückt, die zwar das Wissen begründen, von ihm aber nicht eingeholt werden können.

Obwohl das Soll schon in der IV. und X. Vorlesung aufgetreten ist, wird es erst in der XVI. Vorlesung eigens Gegenstand einer Konstruktion des Wissens. Weshalb erst an dieser Stelle? Weil hier gezeigt wird, dass und wie es die zunächst nur faktisch eingesehene Einsicht des lebendigen Seins genetisiert. Diese Genese macht verständlich, dass das lebendige Sein sich selbst konstruiert (und zwar durch das, was Fichte als die das Soll

1. Siehe die bereits zitierte Stelle aus KrV, B 25: Die transzendente Erkenntnis beschäftigt sich « mit unserer Erkenntnisart von Gegenständen, insofern diese a priori möglich sein soll ».

2. WL 1804/II, XXVI. Vorlesung, S. 261.

3. Die weiteren Darlegungen der WL 1804/II (vor allem ab der XVIII. Vorlesung) zeigen ganz deutlich, dass es sich hierbei in der Tat nicht um ein abstraktes Sein-Sollen handelt: Fichte versucht im besonderen verständlich zu machen, wie im Soll die Möglichkeit der aufgestellten Einsicht bereits ihre Wirklichkeit (und Notwendigkeit) beinhaltet – eine Auseinanderlegung, die (in der XXVII. Vorlesung) zur Rehabilitierung (nach Kant!) des Prinzips des ontologischen Gottesbeweises führt.

kennzeichnende Projektion bezeichnet). Die genaueste Definition des Soll scheint uns somit folgende zu sein: Das Soll ist das Prinzip der der *idealen* (nicht realen!) Selbstkonstruktion innewohnenden *Projektion* des inneren lebendigen Seins (als *singulum*), welche sich dem immanenten Wesen dieses Seins selbst nach vollzieht.

Bemerkt sei schließlich noch, dass das Soll – durch die Betonung auf die (kategorische) *Hypothetizität* – die Idee zum Ausdruck bringt, dass die Einsicht sich (zumindest dem sondernden Verstand) entzieht; dies ist es, was Fichte in Anspielung auf die berühmte Schlusspassage der *Grundlegung der Metaphysik der Sitten* das «Begreifen des Unbegreiflichen» nennt.

3. Das ist aber nicht alles. Wie es deutlich ab der XXIII. Vorlesung ersichtlich ist, wird die im B-L-S-Schema sich ausdrückende Dreiheit in einem dritten Schema wieder aufgenommen: Fichte liefert hier seine Bildlehre (die schon in der IV. Vorlesung ihre erste Erwähnung fand und seitdem die WL 1804/II durchlief), welche drei Elemente enthält: das Abgebildete, das Bild und das Bild des Bildes (sofern dieses das Abgebildete begründet).

Denken heißt für Fichte abbilden, das Gedachte in einem Bilde gleichsam verdoppeln. Dieses Bild ist aber nur ein *Abbild* des Gedachten, es ist mit ihm nicht identisch, es ist eben *bloß* ein Bild – und muss somit vernichtet werden. Diese Vernichtung ist nichts anderes als das Intelligieren des Gesetzes des Bildens: Was übrigbleibt ist kein Gedachtes, nicht einmal ein Denken, sondern ein Einsehen (eine «in-spectio») – die Einsicht des «vorbewussten» Intelligierens. Das Intelligieren *resultiert* nicht aus dieser Vernichtung, es folgt ihr nicht nach, sondern das Intelligieren impliziert vielmehr die Vernichtung des Bildes.

Kann man nun aber die drei Elemente des B-L-S-Schemas den Gliedern des dritten Schemas (der fichteschen Theorie des Bildes) zuordnen? In der Tat: «B» entspricht dem Bilde, «L» dem Bild des Bildes und «E» dem Abgebildeten. Und es wird also erst durch diese Theorie des Bildes völlig klar, was die Vernichtung des Begriffs zu bedeuten hat: Das Bild erscheint nur dann als Bild, wenn es sich dessen «bewusst» wird, dass es ein Bild ist (und dass es sich somit als Bild zugunsten dessen, was sich in ihm abbildet, vernichtet). Was nach dieser Vernichtung übrigbleibt, ist nicht nichts, sondern das Gesetz des Bildens (=Licht).

Wie bereits erwähnt, werden das zweite und das dritte Schema in der vorletzten Konstruktion des Wissens (d. h. in der XXVIII. Vorlesung, unmittelbar vor der Deduktion der Faktizität) vereint. Dies geschieht dadurch, dass Fichte zwar zugibt, dass *wir* es waren, die die Vernunft (als

das Sich-innerlich-intuierend-Machen) objektiviert haben, dass wir aber, um in der *einen* Vernunft aufgehen zu können, gezwungen sind, diese Objektivierung zu vernichten – eine Verfahrensweise, die uns die Einsicht der Vernunft gibt und aus der folgt, dass die Vernunft «als das ursprüngliche *sich* Machen, *in unserm nachmachenden Bilde*» völlig aufgeht (S. 278). Hier erst (in dem Einheitspunkt nämlich der Wahrheits- und der Erscheinungslehre) kommt es zur Einheit der Nachkonstruktion und der Konstruktion selbst, wo die Vernunft zum (absoluten) Ich wird.

* * *

Eine andere wesentliche Aufgabe der WL als Transzendental-Philosophie betrifft die Begründung der Tatsache, dass die Erkenntnis je nur eine *phänomenale* ist. Im Gegensatz zu Kant, der sich damit begnügte, dies lediglich aufzustellen, liefert Fichte hierzu in der WL 1804/II die genetische Begründung. Das B-L-S-Schema kann nämlich folgendermaßen formuliert werden: Soll das transzendente Wissen sich verwirklichen, muss das Phänomen vernichtet werden – und um vernichtet werden zu können, muss es zunächst gesetzt werden. Das *Prinzip* des Phänomens im kantischen Sinne wird von Fichte als «Faktum» bezeichnet: Das Phänomen (im Sinne Fichtes) ist in der Tat ein Faktum, das aus der Tätigkeit des Ich resultiert, und somit nicht lediglich ein «Datum», das es von außen affiziert.

Ein Synonym für dieses Phänomen-Faktum ist das Bewusstsein, das Denken des empirischen Ich¹. Für dieses gilt genau das Gleiche wie für das Phänomen – in den Worten des B-L-S-Schemas ausgedrückt: Soll das absolute Ich (mit dem Fichte am Ende der WL 1804/II das Licht gleichsetzt) sein, so muss das empirische Ich vernichtet werden, und um vernichtet werden zu können, muss es zunächst gesetzt werden.

Ein letzter Punkt betrifft schließlich die Beziehung zwischen den transzendentalen Bedingungen und dem Sein oder der «Realität». Fichte bemerkt, dass Kant diesen Zusammenhang bereits im Kapitel der *Kritik der reinen Vernunft* über den ontologischen Gottesbeweis hergestellt hat (s. S. 230f.). Aber auch hier wurde er nur faktisch hingestellt, weshalb die

1. Das Phänomen ist also nicht der *Gegenstand* des Bewusstseins, sondern die *Seinsweise*, in der und durch die das Sein *erscheint* und sich eben *bewusstseinsmäßig* erfassen lässt.

WL es zur Aufgabe hat, ihn zu genetisieren. Diese Genese wird auf mehreren Stufen vollzogen. Ohne jede von ihnen im Detail nachzuzeichnen, kann man festhalten: die Deduktion des Seins an sich im B-L-S-Schema der vierten Vorlesung, sowie das Sein, das drei Mal in der XIV. und XV. Vorlesung, in der XXI. und schließlich in der XXVI. Vorlesung genetisiert wird: zuerst das in einer faktischen Einsicht eingesehene lebendige Sein (XI. Konstruktion); dann das Sein des Wissens als Nicht-Selbstgenese (XVI. Konstruktion) und schließlich das kräftige und lebendige Sein, das in einer genetischen Einsicht eingesehen wird (XXI. Konstruktion). (Wie man sieht, entsprechen diese Genesen jeweils der ersten Konstruktion des dritten, vierten und fünften Quintetts im Ganzen der 25 Konstruktionen des Wissens).

In dieser letzten Konstruktion¹ wird explizit die Einheit des ersten Schemas und des B-L-S-Schemas aufgestellt. Das durch die Vernichtung des Begriffs « abgesetzte » Sein ist in Wirklichkeit zweifach: das tote Sein und das lebendige Sein – d.h. der Träger des « Ist », der Realität, und andererseits das Sein Gottes, des Prinzips. In dem einen und selben Schlage setzt sich das Sein als Träger der Realität ab (das Wandelbare des ersten Schemas) wie auch das lebendige Sein (d.h. das reine Unwandelbare des gleichen Schemas) als absolutes Sein des Lichts.

* * *

Die WL erweist sich somit als eine Vernunftlehre, deren grundlegender Charakter paradoxerweise in der Vernichtung des Begreifens (des Begriffs) besteht: Diese Vernichtung vollzieht sich auch hier in zwei Schritten: zunächst, indem erwiesen wird, dass und wie die verschiedenen Formen des Realismus und des Idealismus durch die Aufweisung eines sie alle kennzeichnenden *hiatus irrationalis* zugrunde gehen (VII.-X. Konstruktion), und dann, indem an einer höchst wichtigen Stelle der WL 1804/II aufgezeigt wird (nämlich in der XXVII. Vorlesung, S. 273f.), dass die Einsicht des Faktums, dass die Vernunft absolutes Prinzip ihres eigenen Daseins ist (*wobei es sich hier um die Einsicht der WL selbst handelt*, zu der wir uns ganz am Ende der Phänomenologie – es handelt sich hier um die XXIII. Konstruktion des Wissens – aufgeschwungen haben), nicht unmittelbar in sich selbst erscheint, sondern nun wiederum danach verlangt, zur

1. Gemeint ist hier also die XXI. Konstruktion, die man in der XXVI. Vorlesung antrifft, S. 262f.

vorherigen Konstruktion (d. h. zum letzten entäußernden Prinzip der Genesis, das in dem – *ontologischen* – Beweis des *Daseins* des Sehens bestand) u.s.f. herabzusteigen. Die Phänomenologie wird somit bereits vor der XXIV. Konstruktion (in der XXVIII. Vorlesung), die die eigentliche Vernunftlehre enthält¹, abgeschlossen und vollendet. Diese geht ihrerseits der Deduktion der Faktizität voraus, welche auf die erste Konstruktion der Prolegomena zurückkommt – und die somit die Bestimmung des Wesens und der Qualität unseres ersten Schemas abschließt und also das Ziel erreicht, das sich die WL am Ende der Prolegomena gesetzt hatte.

1. WL 1804/II, Meiner, S. 278f.